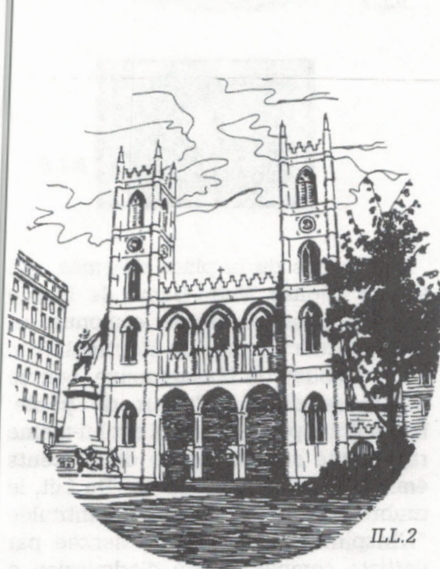


Découvrons le Vieux-Montréal à l'aide des timbres

Denis Masse, AQEP, AEP, FSRPC

(première partie)

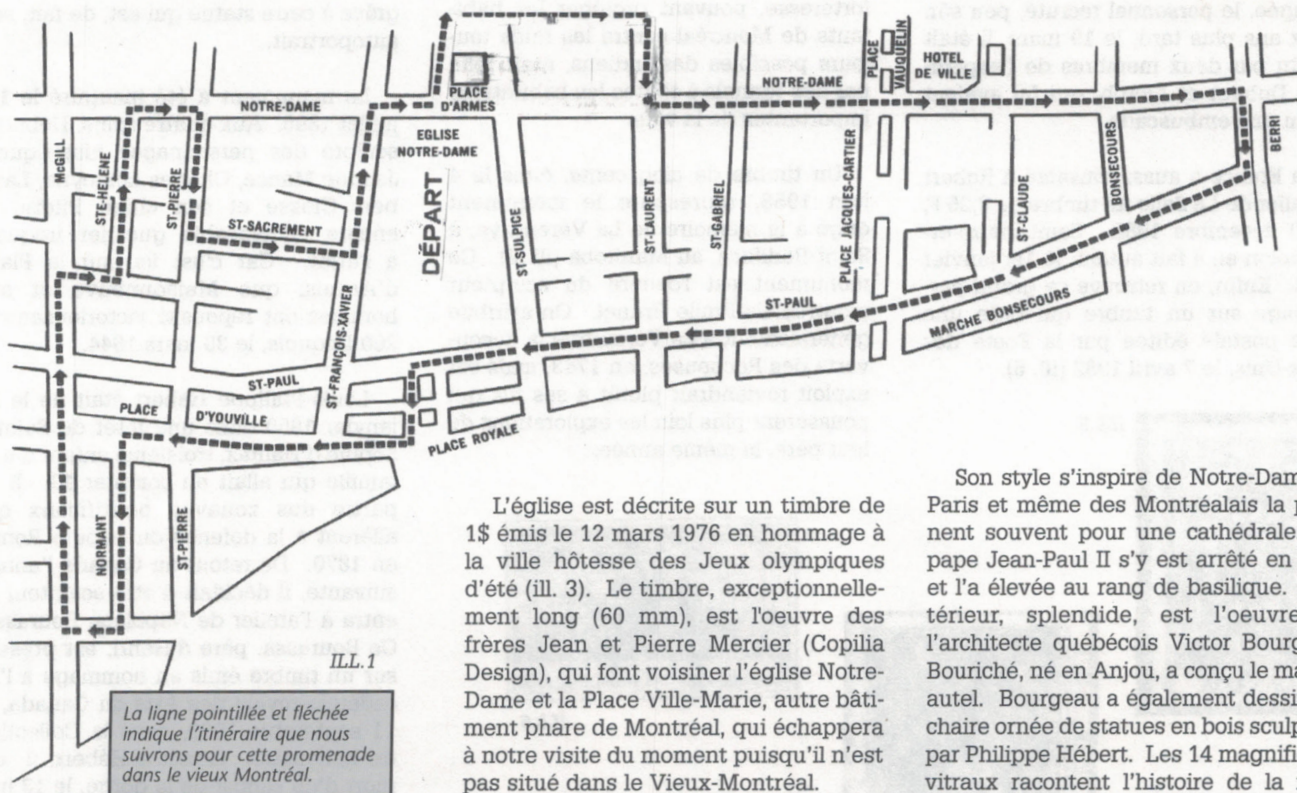


ILL. 2

Profitons bien des beaux jours d'été ! Au programme : la découverte du Vieux-Montréal à l'aide des timbres-poste canadiens et de quelques autres. Sortons nos albums et isolons les timbres qui nous accompagneront dans cette promenade à pied dans les rues du Vieux-Montréal (ill. 1). Leur nombre est suffisant pour jalonner un parcours de deux heures dans ce quartier historique qui a été le berceau de la métropole.

Notre circuit débutera à la Place d'Armes, flanquée au sud par l'imposant bâtiment néogothique qui dresse ses deux tours carrées à 227 pieds du sol : c'est l'église Notre-Dame, joyau du culte et haut lieu du tourisme montréalais (ill. 2).

L'église Notre-Dame, oeuvre de l'architecte d'origine irlandaise James O'Donnell (1774-1830), fut terminée en 1829. On aura remarqué que l'architecte est disparu l'année suivante, non sans s'être converti à la foi catholique. Sa dépouille mortelle repose sous les dalles de la basilique (il fut enseveli sous le premier pilier du côté de l'épître de l'église). Pendant dix ans, l'église resta sans clocher. La plus ancienne des deux tours fut terminée en 1843 (celle de l'est) ; l'autre, en 1848. L'église a 77 mètres de longueur sur 41 de large et il y a place à l'intérieur pour 5000 personnes assises.



ILL. 1

La ligne pointillée et fléchée indique l'itinéraire que nous suivrons pour cette promenade dans le vieux Montréal.

L'église est décrite sur un timbre de 1\$ émis le 12 mars 1976 en hommage à la ville hôte des Jeux olympiques d'été (ill. 3). Le timbre, exceptionnellement long (60 mm), est l'oeuvre des frères Jean et Pierre Mercier (Copilia Design), qui font voisiner l'église Notre-Dame et la Place Ville-Marie, autre bâtiment phare de Montréal, qui échappera à notre visite du moment puisqu'il n'est pas situé dans le Vieux-Montréal.

Son style s'inspire de Notre-Dame de Paris et même des Montréalais la prennent souvent pour une cathédrale. Le pape Jean-Paul II s'y est arrêté en 1984 et l'a élevée au rang de basilique. L'intérieur, splendide, est l'oeuvre de l'architecte québécois Victor Bourgeois. Bouriché, né en Anjou, a conçu le maître-autel. Bourgeois a également dessiné la chaire ornée de statues en bois sculptées par Philippe Hébert. Les 14 magnifiques vitraux racontent l'histoire de la naissance de Ville-Marie, en 1642.

Juste à côté de l'église, vers l'ouest, on peut apercevoir à travers la grille qui le protège des regards indiscrets, le plus ancien bâtiment encore existant à Montréal. Il s'agit de l'ancien séminaire des sulpiciens (ill. 4). Ce bâtiment remonte à l'an 1685, construit sous la direction du sulpicien Dollier de Casson, celui-là même qui a fixé le tracé des premières rues de Montréal; il sert aujourd'hui de résidence aux prêtres de Saint-Sulpice qui desservent toujours la paroisse-mère de Montréal. Au début de la colonie, toute l'île de Montréal leur appartenait. La vieille horloge du séminaire, avec son cadran orné, serait la plus vieille horloge publique d'Amérique du Nord. Elle ne s'est arrêtée qu'une fois et a été électrifiée en 1966.

On peut associer à ce bâtiment le timbre de cinq cents du 13 avril 1966 qui nous rend l'image de Robert Cavalier (ill. 5). Celui-ci, anobli en 1675, portera désormais le nom de Cavalier de La Salle. À la mort de son père, en 1667, il quittait l'ordre des jésuites, à Rouen (où il avait été postulant pendant huit ans) et s'embarquait pour la Nouvelle-France pour rejoindre son frère, l'abbé Jean Cavalier, prêtre de Saint-Sulpice. L'année même où l'on achevait la construction du séminaire exposé à nos yeux, le preux explorateur repartait pour une nouvelle tentative de reconnaissance du delta du Mississippi. L'aventure – sa dernière – était mal engagée, le personnel recruté, peu sûr. Deux ans plus tard, le 19 mars, il était abattu par deux membres de l'expédition, Duhaut et Liotob, qui lui avaient tendu une embuscade.

La France a aussi consacré à Robert Cavalier de La Salle un timbre de 3,25 F, le 20 décembre 1982. Saint-Pierre-et-Miquelon en a fait autant, le 1er janvier 1973. Enfin, on retrouve ce grand personnage sur un timbre qui orne une carte postale éditée par la Poste des États-Unis, le 7 avril 1982 (ill. 6).



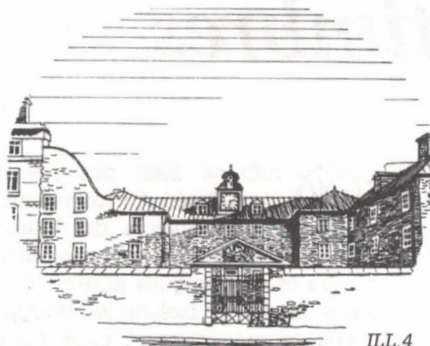
ILL.5



ILL.9



ILL.3



ILL.4

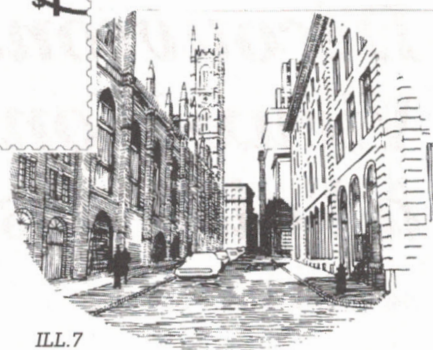
Si, au lieu de se diriger vers l'ouest, on fait quelques pas vers l'est, on tombe sur la rue Saint-Sulpice (ill. 7). Autre point historique: l'explorateur Pierre Gaultier de Varennes, sieur de La Vérendrye, habitait dans cette rue, qui s'appelait la rue Saint-Joseph, à son époque.

En 1969, les sulpiciens, en faisant paver leur terrain, firent la découverte d'un passage souterrain menant de la maison de La Vérendrye au séminaire. Il faut dire que le séminaire, véritable forteresse, pouvant protéger les habitants de Montréal contre les raids toujours possibles des Indiens, était relié par des tunnels à toutes les habitations importantes de la ville.

Un timbre de cinq cents, émis le 4 juin 1958, représente le monument érigé à la mémoire de La Vérendrye, à Saint-Boniface, au Manitoba (ill. 8). Ce monument est l'oeuvre du sculpteur montréalais Émile Brunet. On attribue généralement à La Vérendrye la découverte des Rocheuses, en 1743, mais cet exploit reviendrait plutôt à ses fils qui poussèrent plus loin les explorations de leur père, la même année.



ILL.6



ILL.7



ILL.8

Au centre de la place d'Armes, qui sépare l'église Notre-Dame de la rue Saint-Jacques, se dresse le monument du fondateur reconnu de Montréal, Paul de Chomedey de Maisonneuve, oeuvre maîtresse d'un sculpteur de génie, Louis-Philippe Hébert, qui est lui-même représenté sur un timbre de 17 cents émis le 6 mars 1980 (ill. 9). De fait, le timbre montre une sculpture intitulée "L'Inspiration", qui fut présentée par l'artiste comme oeuvre d'admission à l'Académie royale des arts en 1907. Les traits de son auteur nous sont révélés grâce à cette statue qui est, de fait, son autoportrait.

Le monument a été inauguré le 1er juillet 1895. Aux quatre coins, Hébert a sculpté des personnages historiques: Jeanne Mance, Charles Lemoyne, Lambert Closse et son chien Pilote, et encore l'implacable guerrier iroquois à l'affût. Car c'est ici, sur la Place d'Armes, que Maisonneuve et ses hommes ont repoussé victorieusement 200 Iroquois, le 30 mars 1644.

Louis-Philippe Hébert était né le 23 janvier 1850 dans une forêt de Sainte-Sophie d'Halifax, troisième enfant d'une famille qui allait en compter 13. Il fit partie des zouaves pontificaux qui allèrent à la défense du pape à Rome, en 1870. De retour au Canada l'année suivante, il décidait d'être sculpteur et entra à l'atelier de Napoléon Bourassa. Ce Bourassa, père d'Henri, est présent sur un timbre émis en hommage à l'Académie royale des Arts du Canada, le 11 septembre 1999, dans la Collection du Millénaire. Quant à Hébert, il est mort d'un cancer de la gorge, le 13 juin 1917, à 67 ans.



*Paul de Chomedey.
De Maisonneuve*

ILL. 10

ILL. 11

Nous n'avons pas de portrait du sieur de Maisonneuve sur un timbre du Canada. En revanche, un fac-similé de sa signature (ill. 10) apparaît sur un bloc-feuillet émis le 25 mars 1992. Ce bloc-feuillet spécial, à tirage limité, n'a pas été émis comme tel par la Poste canadienne; il est le fruit d'une initiative du Comité organisateur de Canada 92, qui insérait ce feuillet à l'intérieur du programme que l'on pouvait acheter pour 10\$. Les feuillets avaient été fournis au Comité par la Poste, d'où une certaine complicité dans cette opération de marketing.

La France, toutefois, a consacré un timbre de 50 centimes à la mémoire de Maisonneuve, le 19 février 1972 (ill. 11). Ce timbre, grevé d'une surtaxe de 10 centimes, marquait le 360^e anniversaire de ce gentilhomme né à Neuville-sur-Vanne (dans l'Aube) en 1612.

Notons que le premier bulletin d'information entourant l'Exposition philatélique mondiale de la jeunesse Canada 92 reproduisait, en couverture, le monument de Maisonneuve sculpté par Louis-Philippe Hébert (ill. 12).



ILL. 16



ILL. 13

Avant de quitter la Place d'Armes et de nous diriger vers l'est, rue Saint-Jacques, arrêtons-nous devant le siège social de la Banque de Montréal, édifice majestueux conçu selon les plans de John Wells et inauguré en 1847 (ill. 13). Il est remarquable par la colonnade qui pare sa devanture et par son imposant fronton orné de sculptures. Pénétrons à l'intérieur, car là est la splendeur ! Nous y découvrons un hall majestueux, de style victorien, doté de colonnes corinthiennes en syénite verte du plus bel effet. Avant d'en ressortir, il faut jeter un coup d'oeil sur le petit musée qui présente l'aménagement intérieur de la première banque ainsi qu'une amusante collection de tirelires mécaniques.



ILL. 14



ILL. 12

Un timbre-poste canadien peut être associé à cet édifice. Il a été émis le 4 novembre 1970 en dénomination de six cents et représente une médaille de l'artiste d'origine hongroise Dora de Pédery-Hunt, à l'effigie de Sir Donald Smith, plus tard Lord Strathcona (ill. 14). L'un des principaux actionnaires de la Banque de Montréal, il en devint vice-président en 1882, puis président en 1887. Aux commandes de la Banque de Montréal pendant 27 ans, il en fit l'institution financière la plus prospère du Canada.

De la Place d'Armes, nous emprunterons la rue Saint-Jacques en direction est, et bientôt, à l'angle de la rue Saint-Laurent, nous nous trouverons devant le bâtiment de pierre ocre qui abrite le journal quotidien La Presse depuis 1899 (ill. 15). Cet immeuble a constitué le cachet du pli 1^{er} jour officiel du timbre de 32 cents émis le 16 novembre 1984, à l'occasion du 100^e anniversaire de la fondation de La Presse. (Par cachet, nous entendons ici l'illustration qui pare généralement tout pli 1^{er} jour dans sa partie gauche). (ill. 16)

ILL. 15



ILL. 17

Le timbre, conception de l'artiste graphique Pierre-Yves Pelletier, montre un portrait de Trefflé Berthiaume réalisé à l'aide de caractères typographiques (ill. 17). Berthiaume, un typographe au service du journal concurrent La Minerve, se vit offrir par un jeu de coulisses politiques, l'acquisition de La Presse, en 1889, et il en a été "le sauveur". En 1900, La Presse avait le plus fort tirage au Canada avec ses 100 000 exemplaires. De 1908 à 1915, Trefflé Berthiaume, propriétaire de La Presse, cumulait aussi les fonctions de directeur et de rédacteur en chef.

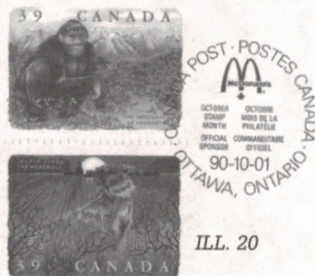
Pierre-Yves Pelletier a composé un portrait très original de Berthiaume à l'aide de caractères typographiques plus ou moins foncés. Il a assemblé les huit lettres du mot LA PRESSE 200 fois en jouant avec le "gras" des caractères et a ainsi fait surgir le profil de son personnage, coiffé de son légendaire chapeau melon.

Nous remontons ensuite la rue Saint-Laurent vers le sud (vers le port) et trouvons, juste à l'angle de la rue Notre-Dame, un restaurant McDonald's (ill. 18). Il suffit de voir cet établissement orné de sa légendaire enseigne (la lettre "M" dessinée comme deux arches côte à côte) pour se rappeler que les Restaurants McDonald's du Canada Limitée ont été, en 1990, le commanditaire officiel du Mois de la philatélie. À ce titre, le jeu de quatre timbres représentant des monstres fantastiques du folklore canadien (le loup-garou, Ogopogo, le Sasquatch et le Kraken) comportait dans la marge le fameux logo de cette véritable institution mondiale de l'alimentation rapide: la lettre "M" en jaune sur pastille carrée rouge (ill. 19). De plus, entre le 8 et le 22 octobre 1990, les restaurants participants (et celui du coin Saint-Laurent/Notre-Dame en était un) offraient gratuitement des outils promotionnels décrivant les créatures légendaires. Un cachet à date circulaire renfermait encore la lettre "M" des restaurants McDonald's sur un feuillet comprenant deux timbres (ill. 20).

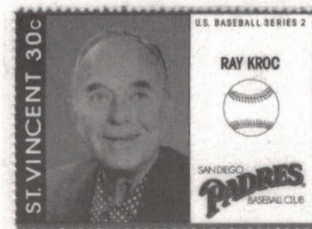
Au moment de la parution des timbres, le Québec comptait 131 restaurants McDonald's dont 91 appartenaient à 51 concessionnaires et 40 à l'entreprise mère, et employaient environ 13 000 personnes. Le fondateur de la chaîne McDonald's, Ray Kroc, se voit sur un timbre émis le 30 novembre 1989 par Saint-Vincent, à titre de propriétaire



ILL. 18



ILL. 20



ILL. 21



ILL. 19



ILL. 22

des Padres de San Diego, de la Ligue nationale de baseball (ill. 21). Sur les murs du bâtiment qui abrite ce restaurant, est apposée une plaque commémorative qui rappelle que c'était là l'ancienne demeure d'Antoine Laumet de Lamothe, sieur de Cadillac, qui fonda Detroit en 1701 et fut gouverneur de la Louisiane en 1710. Un timbre-poste des États-Unis (qui a le numéro 1000 au catalogue Scott), émis le 24 juillet 1951, dépeint la fondation de Detroit par Cadillac (ill. 22).

Le 3 juin 1999, un timbre commémoratif de 46 cents est venu souligner le 150e anniversaire de la fondation du Barreau du Québec (ill. 23). Le motif du timbre, signé par Pierre Fontaine, de Longueuil, met en valeur le logo de l'organisme, sculpté dans du calcaire gris, symbole de la vitalité et de la modernité de l'organisme. Le calcaire évoque aussi, selon le concepteur du timbre, les magnifiques édifices historiques qui sont, à Montréal, les temples du système judiciaire.

Ce timbre est donc intimement lié aux trois imposants bâtiments que nous allons maintenant découvrir, rue Notre-Dame, aux abords de la rue Saint-Laurent. D'abord, il nous faut contourner le palais de justice auquel certains donnent le nom de "nouveau Nouveau palais de justice", par opposition à celui

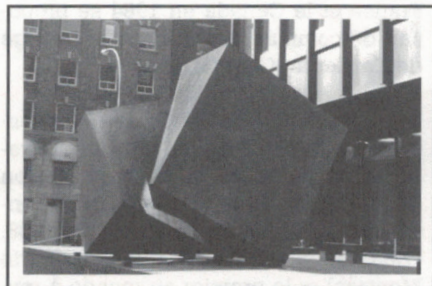
qui porte depuis 1925 le nom de "Nouveau palais de justice" et qui n'a plus de fonction juridique depuis l'inauguration de celui-ci en 1971. Le mur aveugle qui donne rue Saint-Laurent à la hauteur de ses 18 étages. L'édifice a été construit au coût de 35 millions de dollars, selon les plans des architectes David et Boulva. Il loge pour la première fois, dans le même édifice, les cours civiles et criminelles. On y trouve les 32 salles d'audience de la Cour Supérieure et de la Cour provinciale du Québec, les 18 salles d'audience et les cellules de la Cour criminelle, la Cour d'Appel, les bureaux de 140 juges, le centre des archives légales ainsi que la bibliothèque du Barreau de Montréal. C'est dans l'une de ces cours civiles que le premier ministre René Lévesque a épousé, le 12 avril 1979, Corinne Côté, qui pendant longtemps avait été sa secrétaire et sa compagne. L'énorme cube de cuivre (pesant quatre tonnes) qui orne la façade, rue Notre-Dame, est l'oeuvre du sculpteur Charles Daudelin, disparu le 2 avril dernier (ill. 24).

Si nous poursuivons juste un peu plus loin, rue Notre-Dame, nous arrivons devant le "vieux palais de justice", où l'on entendait les causes

civiles mais qui abrite maintenant des bureaux municipaux. C'est un édifice en pierre de taille de style néoclassique, remarquable pour sa coupole et son péristyle à colonnes ioniques qui lui donnent l'allure d'un temple grec, un aspect voulu par son architecte, John Ostell. Henri-Maurice Perrault, un autre grand nom de l'architecture québécoise, a aussi collaboré aux plans. L'immeuble a été inauguré en 1856; toutefois, le 3e étage et le dôme n'y ont été ajoutés que 35 ans plus tard. Le "vieux palais de justice" s'élève sur l'emplacement de la première synagogue construite au Canada, érigée en 1777 par la congrégation des juifs espagnols et portugais. La partie est de l'immeuble a succédé à l'église et à la résidence des jésuites, détruites par un incendie en 1803.

Juste en face, se trouve l'ancien "Nouveau palais de justice", un édifice d'inspiration Beaux-Arts terminé en 1925, selon les plans des architectes L.-A. Amos, John Saxe et Ernest Cormier. On doit à ce dernier les importantes portes en bronze, au fond de l'immense niche que l'on atteint par un escalier, au centre d'un ensemble de 14 colonnes doriques.

ILL.24



ILL.23



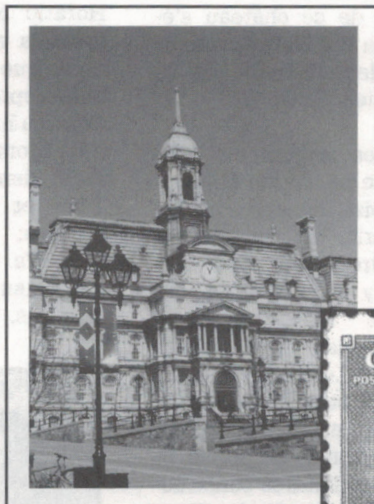
ILL.27

Encore quelques pas et nous voici devant l'hôtel de ville de Montréal (ill. 25), qu'un certain général, un soir de juillet 1967, a rendu à jamais célèbre. Le premier bâtiment qui l'a précédé, a été construit entre 1872 et 1878, d'après les plans de l'architecte Henri-Maurice Perrault et Alexandre Cooper Hutchison, ancien tailleur de pierre à qui l'on doit l'édifice actuel de La Presse (mais pas l'annexe de la rue Saint-Laurent).

L'édifice qu'ils allaient élever sur une portion du Champ-de-Mars marqua le début de l'engouement des Montréalais pour les bâtiments du type Beaux-Arts. Il fut fortement influencé par l'architecture monumentale du Second Empire, elle-même largement marquée par l'architecte François Mansart, dont une oeuvre en particulier, le château de Maisons-Lafitte (à 20 kilomètres de Paris) servit de modèle à de nombreuses mairies de France et à notre hôtel de ville. Ce premier hôtel de ville fut détruit par un incendie en 1922. Toutefois, le bâtiment actuel, inauguré en 1926, est resté assez fidèle à celui qui l'avait précédé sur le même emplacement.

Une plaque commémorative apposée à l'extérieur, sur le mur ouest de l'édifice, rappelle la mémoire de Jacques Viger, premier maire de Montréal. C'est lui qui, le 5 juin 1833, avait été appelé à présider le premier Conseil municipal de Montréal. Grand érudit, Viger était à la fois archéologue, journaliste, soldat et archiviste. Il est l'auteur de la devise de la ville: Concordia Salus (le Salut par la Concorde), qu'il fit adopter le 19 juillet 1833.

ILL.25



ILL.28



Cette devise, ainsi que les premières armoiries de Montréal sont représentées sur le bloc-feuillet de quatre timbres émis à l'occasion du 450e anniversaire de Montréal en 1992 et, en même temps, pour souligner l'Exposition philatélique mondiale de la jeunesse Canada 92 dont le logo orne l'angle supérieur gauche (ill. 26).

Les armoiries créées par Jacques Viger ne respectent pas les règles de l'héraldique et, pour cette raison, elles furent modifiées en 1938 (ill. 27). Mais ce sont les armoiries originales d'avant 1938 qui figurent sur le bloc-feuillet. L'erreur principale commise par Viger est celle d'avoir placé quatre meubles d'or sur champ d'argent alors que cet art ne souffre pas que l'on place métal sur métal, ou émail sur émail. L'écu n'est pas "écartelé" comme le définissait Viger lui-même dans sa description; il est plutôt "chargé" d'une croix de Saint André.

Les autres éléments qui composent ces armoiries, se définissent ainsi: le premier rang est assigné à la rose Tudor, représentant les Anglais; le second rang est celui du chardon, pour les Écossais; au troisième rang, le trèfle, symbole des Irlandais; le quatrième, le castor, représente les Franco-Canadiens. Selon des historiens, ce sceau n'est qu'une modification des armoiries de l'Ordre de la Jarretière. Viger n'a eu qu'à remplacer la croix de Saint Georges par la croix de Saint André et à ajouter l'emblème des principales ethnies qui composaient, à l'époque, la population de Montréal.

On peut également associer à l'hôtel de ville de Montréal un timbre de trois cents émis le 3 novembre 1952 à l'effigie de Sir John C. Abbott (ill. 28). Si ce timbre rappelle que John Joseph Caldwell Abbott fut premier ministre du Canada en 1891 et 1892, il est récupéré par les Montréalais qui voient d'abord en lui celui qui fut le 19e maire de Montréal, de 1887 à 1889. Succédant au journaliste Honoré Beaugrand, selon le principe de l'alternance francophone/anglophone à la mairie de Montréal, Abbott défit, en 1887, son adversaire Benjamin Rainville, par quelque 2000 voix de majorité. L'année suivante, il était élu par acclamation.

Mais John A. Macdonald voulait en faire son dauphin et le prépara à lui succéder en le nommant au Conseil privé, à la fin de son mandat à la mairie de Montréal. Le 15 juin 1891, Abbott succédait à Macdonald comme premier ministre du Canada, neuf jours après la mort du géant de la Confédération.



ILL.26

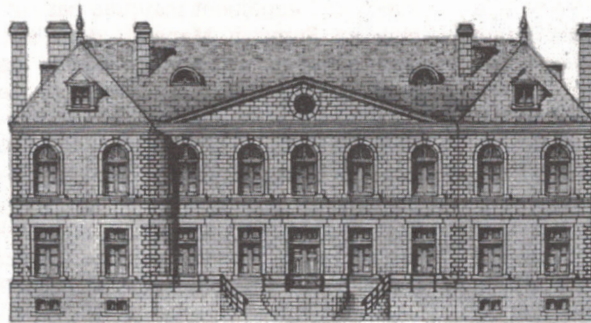


ILL.31

Derrière l'hôtel de ville, s'étend le Champ-de-Mars, ainsi nommé parce qu'il fut le terrain des exercices militaires du manège situé un peu plus bas, rue Craig. Un timbre de 33 cents émis le 26 octobre 1989 pour le courrier de Noël (à l'époque des "barreaux de prison" qui déparaient nos timbres de Noël), nous en livre un aperçu, tel que l'a peint William Brynner, en 1892 (ill. 29). La scène décrite par le peintre est une scène hivernale; elle montre, notamment, un homme portant la ceinture fléchée traversant le parc en tirant un traîneau sur la neige. Au premier plan, deux femmes, vêtues chaudement, accompagnées d'une fillette et d'un chien, semblent discuter, tandis qu'au fond apparaît un groupe de bâtiments. À cette époque, ces bâtiments, vestiges des installations des jésuites, étaient la propriété du gouvernement qui y logeait la police et le personnel du Revenu.

À l'époque où Brynner (1855-1925) a exécuté cette toile, le Champ-de-Mars était un parc de verdure que les Montréalais aimaient beaucoup fréquenter. À partir de 1899, il fut investi par les fermiers qui en firent un marché public. À l'origine, le terrain avait été concédé à Lambert Closse dont le fief s'étendait depuis les rives du fleuve jusqu'à la rivière Saint-Martin, depuis longtemps asséchée, dont le lit occupait la rue Saint-Antoine actuelle (anciennement, rue Craig). Le terrain reçut le nom de Champ-de-Mars lorsqu'il servit aux manœuvres militaires, à partir de 1814, alors que les jésuites furent dépossédés de leurs biens.

Sous le Champ-de-Mars, on trouve une partie des anciennes fortifications de Montréal érigées entre 1717 et 1725, qui furent démolies au début du XIXe siècle, les Montréalais de l'époque les jugeant disgracieuses et gênantes pour l'essor de la ville. De récentes fouilles ont permis de les remettre en valeur.



ILL.30

De biais avec l'hôtel de ville, plus précisément en face de la place Vauquelin, s'étend la place Jacques-Cartier, devenue l'une des promenades favorites des Montréalais et des touristes en toutes saisons. Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, gouverneur de Montréal de 1688 à 1704, possédait un gigantesque château (ill. 30), construit par Chaussegros de Léry, dont la façade donnait rue Saint-Paul. Les jardins de ce château s'étendaient jusqu'à la rue Notre-Dame et couvraient la surface actuelle de la Place Jacques-Cartier.

Toutes ces terres avaient été concédées à Chédéville par M. de Maisonneuve, en 1655, treize ans après la fondation de Ville-Marie. Et, en 1721, le marquis de Vaudreuil en avait fait l'acquisition pour y construire sa magnifique demeure. Après le grand incendie de 1803, les spéculateurs Joseph Perinault et J.-B. Durocher l'achetèrent à leur tour et en donnèrent le tiers à la ville de Montréal, à condition qu'elle y aménage un marché public, et lotirent le reste pour d'autres constructions. Ils firent fortune et la Place Jacques-Cartier devint le marché en plein air le plus connu de Montréal.

Ce marché subsista jusqu'aux années 1960; les fermiers s'y logeaient dans des abris de bois pour y vendre leurs produits.

Il est facile d'associer des timbres à cette Place Jacques-Cartier. Pour notre promenade philatélique d'aujourd'hui, adoptons le dernier à avoir été émis, le 20 avril 1984 (ill. 31). Il s'agit d'une émission que la Poste française a partagée avec nous. Le motif du timbre a été conçu par Yves Paquin tandis que la gravure a été réalisée en France par Claude Haley. Les noms des deux

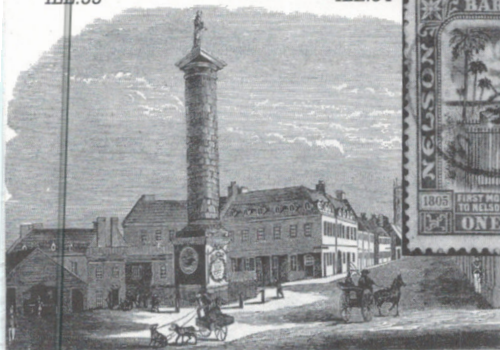
artistes/artisans apparaissent sur le timbre, selon la coutume française, puisque les figurines ont été imprimées en France, à l'Atelier des timbres-poste de Périgueux.

Pour réaliser le portrait de Cartier, Paquin s'est inspiré du fameux portrait de Riss que Théophile Hamel avait copié et qui fut reproduit sur les premiers timbres à l'effigie de l'explorateur ma-louin, en 1855 et 1859 (ill. 32). Le timbre émis conjointement par la France et le Canada en 1984 se proposait de commémorer le premier voyage de Cartier au Canada en 1534.

Au sommet de la Place Jacques-Cartier, en bordure de la rue Notre-Dame, se dresse la colonne Nelson (ill. 33), qui a soulevé beaucoup de controverses depuis son érection en 1808. C'est le plus vieux monument de Montréal et le premier au monde à rendre hommage à l'amiral britannique Horatio Nelson, moins de trois ans après la victoire de Trafalgar, en dépit de ce que prétend un timbre de la Barbade représentant la statue de Nelson, érigée à Bridgetown beaucoup plus tard qu'à Montréal (ill. 34). Dix timbres au motif identique, émis par la Barbade en 1906 et 1907, portent l'inscription erronée: First monument erected to Nelson's memory 1813, alors que le monument de Montréal l'a précédé de cinq ans.



ILL.32



motif principal d'un timbre de 1\$ émis le 15 juin 1938 (ill. 37).

On a critiqué le fait que la statue de Nelson tournait le dos au port au lieu de lui faire face, et aussi que l'héroïsme de cet Anglais s'appuyait sur la défaite de Napoléon. En guise de correction, en 1930, on érigea en face de la colonne Nelson une statue au héros naval Jean Vauquelin, qui défendit courageusement Louisbourg en 1758 et la ville de Québec en 1759 (ill. 35). Mais cette initiative n'apaisa pas vraiment la grogne de ceux qui en voulaient à Nelson.

Nous ne trouvons pas de timbre à l'effigie de ce Vauquelin et il ne faut pas confondre cet intrépide marin avec un autre Vauquelin, chimiste celui-là, qui a été "timbrifié" par la France, le 25 mai 1963. Au cours du XXe siècle, le monument de Nelson fut maintes fois la cible des ultra-nationalistes et les autorités durent se résoudre à détrôner la colonne de la statue du célèbre amiral. Il y est revenu subrepticement il y a quelques années... en pleine nuit ! (ill. 36)



ILL.36

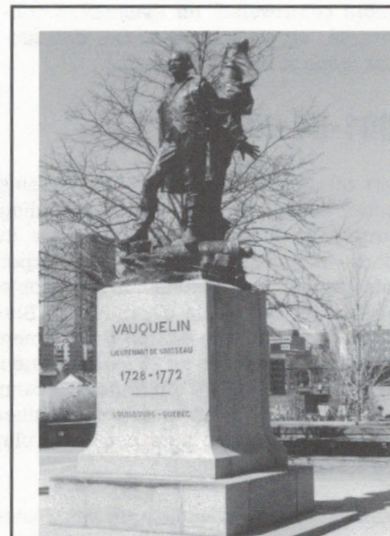
ILL.38

Construit en 1705 par l'architecte-maçon Pierre Couturier, pour loger le 11e gouverneur de Montréal, Claude de Ramezay, le château fut la résidence de la famille de Ramezay jusqu'en 1745. Par après, la Compagnie des Indes en fit ses quartiers généraux et y emmagasina fourrures et épices. De 1764 à 1849, les gouverneurs anglais du Canada y résidèrent. Durant l'occupation américaine de Montréal, l'armée s'en empara. Parmi les Américains célèbres qui y séjournèrent, mentionnons le général Montgomery, Benedict Arnold, Benjamin Franklin (ill. 38) et le père John Carroll qui allait devenir le premier évêque catholique des États-Unis. Franklin y installa au sous-sol l'imprimerie de Fleury de Mesplet, qui est à l'origine du quotidien montréalais The Gazette.

Après la défaite des Américains et leur retrait du sol canadien, le Château de Ramezay logea les cours de justice de 1848 à 1855 et de 1889 à 1893, une école normale de 1856 à 1878, enfin l'Université Laval de 1884 à 1889. Le Château de Ramezay est actuellement la propriété de la Société d'archéologie et de numismatique qui en a fait un

musée. Sur le timbre, trois beaux peupliers de Lombardie décorent la devanture du Château de Ramezay. Je n'ai jamais pu trouver en quelle année ils avaient été coupés...

Nous poursuivrons cette promenade dans le Vieux-Montréal, à l'aide des timbres, dans le prochain numéro de Philatélie Québec.



ILL.35



ILL.37



Souvenir de Montréal



**Un
sourire
qui en dit
long !**

Chroniqueur philatélique à La Presse, Denis Masse (à droite sur la photo) s'est vu remettre une plaque honorifique par Charles Verge, président de la Société royale de philatélie du Canada, pour 40 ans de loyaux services à la communauté philatélique. Quarante ans à rédiger une chronique hebdomadaire sur la philatélie. Du jamais vu ! Félicitations Monsieur Masse pour cet hommage bien mérité ! Denis Masse avait été élu comme Fellow de la SRPC en 1999. [Johanne Hallé]

Découvrons le Vieux-Montréal à l'aide des timbres

De la maison de G.-É. Cartier à la Place d'Youville

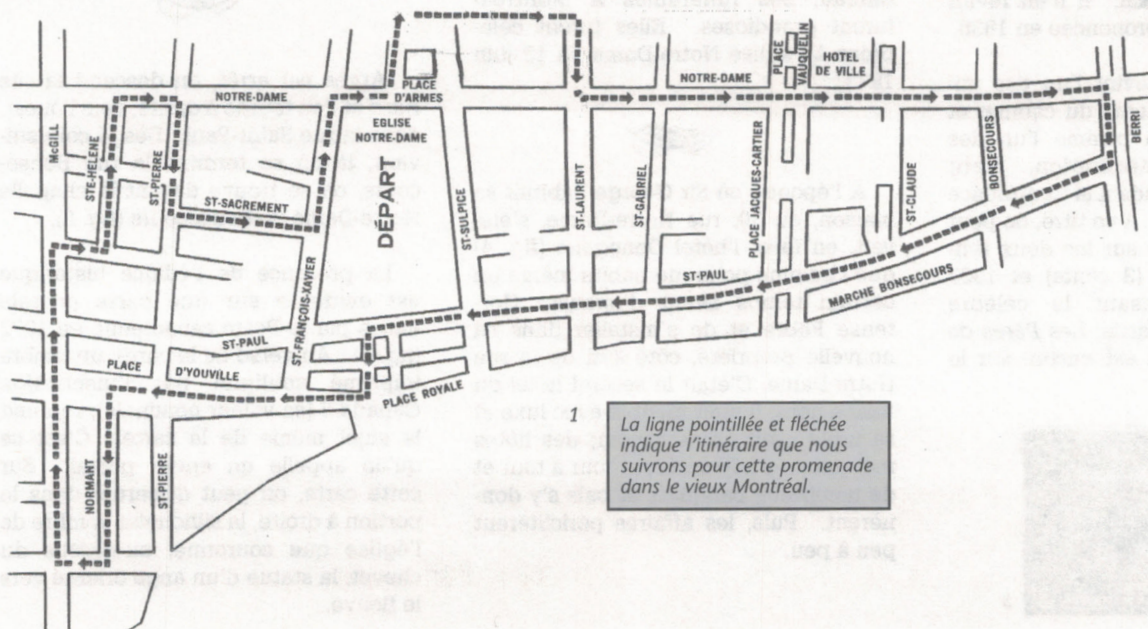
Denis Masse, AQEP, AEP, FSRPC

Pour reprendre là où nous avons laissé cette promenade dans le Vieux-Montréal, dans le numéro d'été de *Philatélie Québec*, et pour suivre l'itinéraire proposé d'après le plan qui y était publié (fig. 1), nous quittons les abords du Château de Ramezay et continuons notre pèlerinage dans le passé de la métropole en nous dirigeant, toujours rue Notre-Dame, vers l'ouest.

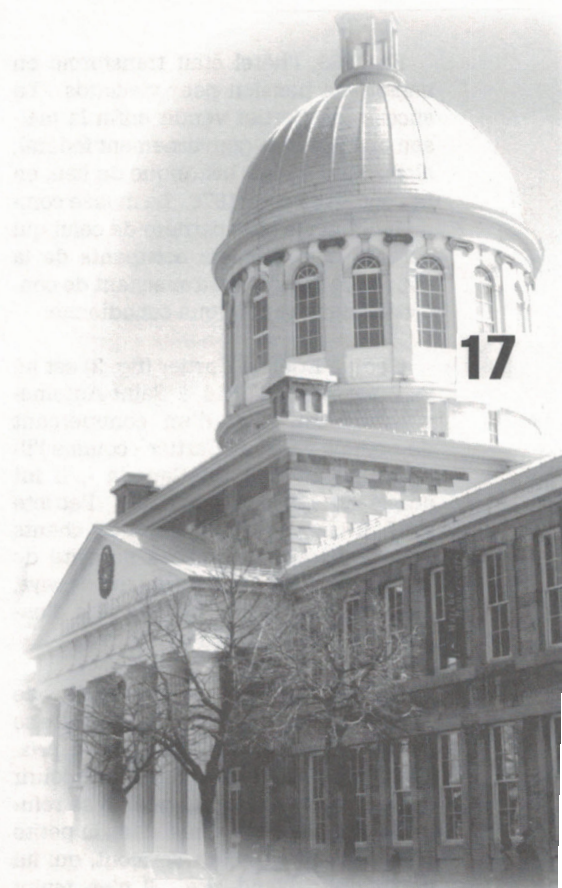
Nous nous arrêterons à l'angle de la rue Berri. Là, côté sud-est du carrefour, nous sommes devant un groupe de maisons que Parcs Canada désigne sous le nom de "Lieu historique national Sir George-Étienne Cartier". L'homme fort de la politique canadienne du début de la Confédération, en faveur duquel un timbre-poste à son effigie a été émis le 30 septembre 1931, habita ici pendant sept ans, à l'époque où il était chef de l'Administration Macdonald-Cartier.

Il lui fallut quitter ce logis en 1855, parce que le gouvernement du Bas-Canada déménageait ses pénates à Québec. Mais il y revint encore, une fois la capitale du pays redéplacée vers l'ouest.

Le manoir, qui porte aujourd'hui le n° 458, rue Notre-Dame est, fut construit en 1837. Longtemps après le départ de son célèbre occupant, la maison fut transformée - en 1871 - en hôtel particulier. Dix ans plus tard, l'hôtel était loué au ministre de la Milice, qui l'occupait pendant trois ans. Puis, l'immeuble, maintenant âgé de 47 ans, reçut le nom de Grand Pacific Hotel. En 1893, le bâtiment était amputé de trois mètres pour favoriser la construction du viaduc de la rue Berri, sous la rue Notre-Dame. En 1901, l'hôtel Grand Pacific prenait le nom d'hôtel Dalhousie, puis, peu après, celui d'hôtel Royal. Ce nom est encore lisible sur la façade est du bâtiment.



1 La ligne pointillée et fléchée indique l'itinéraire que nous suivrons pour cette promenade dans le vieux Montréal.





2

En 1939, l'hôtel était transformé en maison de pension pour vieillards. La succession Cartier vendit enfin la maison en 1951 et le gouvernement fédéral, alerté par l'intérêt historique du lieu, en fit l'acquisition en 1973. Le musée commémore la vie et la carrière de celui qui fut l'un des premiers occupants de la maison et qui s'illustra avec tant de conviction dans la politique canadienne.

18

George-Étienne Cartier (fig. 2) est né le 6 septembre 1814 à Saint-Antoine-sur-Richelieu. Fils d'un commerçant du nom de Jacques Cartier - comme l'illustre découvreur du Canada -, il fut admis au barreau en 1835. Patriote actif, il composa de nombreux chants pour la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, dont *Ô Canada, mon pays, mes amours*, qu'il n'est pas rare d'entendre encore aujourd'hui.

Cartier participa à la bataille de Saint-Denis en 1836-37. Puis, il dut se cacher parce sa tête était mise à prix. Pour éviter d'être poursuivi, il fit courir le bruit qu'il était mort, gelé. Il se réfugia plutôt aux États-Unis, dans la petite ville de Burlington, au Vermont, qui lui servit d'abri clandestin. Il n'en revint qu'après l'amnistie prononcée en 1838.

Sous l'Union, il devint l'un des ministres les plus influents du cabinet et sera même reconnu comme l'un des Pères de la Confédération, étant délégué du Bas-Canada à la Conférence de Québec, en 1864. À ce titre, on peut deviner sa présence sur les deux timbres émis en 1917 (3 cents) et 1927 (2 cents) reproduisant le célèbre tableau de Robert Harris, *Les Pères de la Confédération*. Il est encore sur le



3

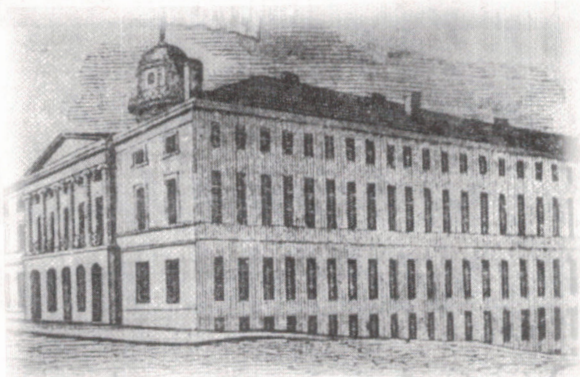
timbre de 1935 montrant une photo des délégués réunis à Province House pour la Conférence de Charlottetown qui précéda d'un mois celle de Québec.

Un projet d'émission de timbres pour le centenaire de naissance de Cartier et de Macdonald (respectivement en 1814 et 1815) qui devait paraître en 1915, comprenait un timbre de cinq cents montrant la maison natale de l'homme d'État à Saint-Antoine-sur-Richelieu (fig. 3). Mais l'émission des sept timbres prévus fut reléguée aux oubliettes à cause de la guerre mondiale. Durant toute la durée du conflit, un seul commémoratif fut émis et ce fut celui du 50e anniversaire de la Confédération, en 1917.

George-Étienne Cartier -qui écrivait son nom sans "s" - en hommage discret au souverain régnant George III, dirigea le pays conjointement avec Sir John A. Macdonald entre 1857 et 1862. L'attachement de la famille Cartier à la couronne britannique se manifestera encore lorsque George-Étienne baptisera sa fille aînée du nom de Reine Victoria.

Après 1867, Cartier accède au poste de ministre de la Milice et de la Défense. Il occupera cette fonction jusqu'en 1873, c'est-à-dire jusqu'à l'année de sa mort. Atteint d'une maladie grave, il s'était rendu en Angleterre pour s'y faire soigner, mais c'est là, dans la capitale anglaise, qu'il s'éteignait le 20 mai 1873, à l'âge de 59 ans. Une fois ses restes rapatriés par bateau, ses funérailles à Montréal furent grandioses. Elles furent célébrées à l'église Notre-Dame, le 13 juin 1873.

À l'époque où Sir George habitait sa maison, au 30, rue Notre-Dame, s'élevait, en face, l'hôtel Donegana (fig. 4) que l'homme politique habita même un certain temps avant d'épouser Hortense Fabre et de s'installer dans sa nouvelle propriété, côté sud de la rue Notre-Dame. C'était le second hôtel du même nom; il était meublé avec luxe et sa table avait grand renom; des hôtes marquants y séjournèrent tour à tour et de nombreux banquets et bals s'y donnèrent. Puis, les affaires périclitèrent peu à peu.



4



5

C'est cet édifice à l'abandon que le groupe de médecins, désireux de fonder un hôpital universitaire à Montréal, décida de louer, au coût de 450\$ par année. Pendant deux ans, l'immeuble fut entièrement restauré, au coût de 4000\$, et l'hôpital Notre-Dame, comprenant le nombre minimum obligatoire de 50 lits, fut inauguré avec faste le 25 juillet 1880, et accueillait ses premiers patients, le 27. La fondation de l'hôpital Notre-Dame, maintenant située rue Sherbrooke (depuis 1924), fut commémorée par un timbre à l'effigie de l'un de ses plus ardents promoteurs, le docteur Emmanuel-Persilier Lachapelle, émis le 5 décembre 1980 (fig. 5).



Après cet arrêt, on descend la rue Berri et l'on tourne à droite, vers l'ouest, dans la rue Saint-Paul. Dès le coin suivant, là où se termine la rue Bonsecours, on se trouve devant la chapelle Notre-Dame de Bonsecours (fig. 6).

La présence de l'édifice historique est évidente sur une carte postale émise par la Poste canadienne en 1972 (fig. 7). Au verso de la carte, un timbre imprimé souligné par l'inscription Canada 8 (sa valeur nominale), reprend le sujet même de la carte. C'est ce qu'on appelle un entier postal. Sur cette carte, on peut discerner dans la portion à droite, la silhouette sombre de l'église que couronne, au-dessus du chevet, la statue d'un ange orienté vers le fleuve.



6



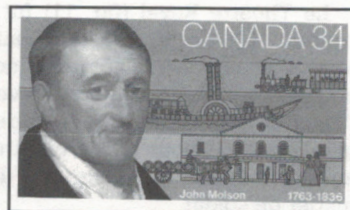
8



9



7



10

Dès 1657, Marguerite Bourgeoys (fig. 8) avait projeté la construction d'une chapelle de pèlerinage à l'extérieur de l'enceinte fortifiée. La chapelle Notre-Dame de Bonsecours dont elle rêvait, ne sera cependant terminée qu'en 1678. Ce fut la première église en pierre de l'île de Montréal. La petite statue miraculeuse offerte par le baron de Fan-camp, en 1672, y sera l'objet d'un culte particulier.

Le bâtiment occupait sensiblement la même surface au sol que la chapelle actuelle, moins l'abside. Cette première église fut complètement détruite par la conflagration de 1754. Cependant, parmi les cendres et débris, on retrouva tout à fait intacte la statuette miraculeuse.

Les travaux pour l'érection de la nouvelle chapelle débutèrent en 1771, après la Conquête. La chapelle, orientée désormais vers la rue plutôt que vers le fleuve, fut inaugurée le 30 juin 1773. L'intérieur fut refait à partir de 1890 et ces travaux durèrent vingt ans. La nef actuelle peut contenir 450 personnes. La petite statue de Notre-Dame de Bonsecours y est exposée à la vénération des fidèles. Elle a été sculptée dans un chêne d'une forêt de Montaigu, en Belgique, où la Sainte Vierge était plus d'une fois apparue. On lui prête toujours des vertus miraculeuses.



Encore quelques pas, rue Saint-Paul, pavée de moellons et ornée de réverbères du type en usage à l'époque de l'éclairage au gaz, et nous arrivons devant le majestueux Marché Bonsecours, sobrement décrit sur un timbre de 5\$ émis le 28 mai 1990 (fig. 9).

Toutefois, vous noterez facilement que le timbre expose la façade arrière de l'édifice, celle qui "regarde" le port. Il ne décrit donc pas la façade que vous contemplez, rue saint-Paul. (Notons en passant que la Poste canadienne a émis seulement quatre timbres en dénomination de 5\$ depuis ses débuts en 1851.)

Le marché Bonsecours est un bâtiment tellement symétrique que le designer, Raymond Bellemare, n'a eu qu'à dessiner la moitié du bâtiment; l'ordinateur s'est chargé de copier fidèlement l'autre moitié. De même pour les 124 fenêtres qui percent la façade, il lui a suffi d'en dessiner une, l'ordinateur a fait le reste.

Le marché Bonsecours a été érigé entre 1845 et 1852 sur l'emplacement de ce qui fut tour à tour le Palais de l'Intendant (1678-1798), l'hôtel "Mansion House", le bureau de poste, la première bibliothèque de Montréal, le "Masonic Hall" et le Théâtre Royal.

Le marché où les habitants de la campagne environnante offraient leurs produits, était aménagé au rez-de-chaussée, tandis que l'hôtel de ville et une salle de concert se partageaient l'étage supérieur. Le Marché fut "le cœur de la ville" pendant plus d'un siècle.

Les immeubles furent rénovés en 1964 et utilisés comme bureaux municipaux. On se rappellera que le COJO (Comité organisateur des Jeux olympiques de 1976) y avait installé son personnel.



11



Le Théâtre Royal qui occupait cet emplacement au XIXe siècle, est décrit sur un timbre de 34 cents émis le 4 novembre 1986, à l'effigie de John Molson, homme d'affaires, brasseur, politicien et ami des Arts, qui a laissé une marque indélébile dans l'histoire de Montréal (fig. 10).

Le timbre représente le seul portrait connu de John Molson (un tableau conservé dans la salle de réunion du Conseil d'administration de la brasserie Molson) à côté de scènes symbolisant ses plus grandes réalisations: une brasserie devant laquelle passe un grand chariot rempli de barils de bière, le Théâtre Royal, le bateau à vapeur "Accommodation" et le chemin de fer Champlain-Saint-Laurent.

12



John Molson est né en 1763, dans le Lincolnshire, en Angleterre, et décidait d'émigrer au Canada, à l'âge de 19 ans. Un an à peine après son arrivée, il s'était associé avec le propriétaire d'une brasserie, celle-là même qui porte son nom depuis qu'il en devint l'unique dirigeant et qui est toujours exploitée par ses descendants depuis 1786.

Le Théâtre Royal (fig. 11) fut construit en 1825 par une société dont John Molson et son fils étaient les principaux actionnaires. Montréal était devenue à l'époque le poste de garnison de régiments anglais pour qui le théâtre était aussi important que l'exercice de leur métier de soldat.

Le premier grand acteur à s'y produire fut Edmund Kean - celui-là même qui inspira à Dumas son œuvre intitulée "Kean" ou "Désordre et Génie". Kean se vit offrir un banquet par les notables de la ville, et, honneur suprême, les Hurons le consacrèrent chef de leur tribu. Le Théâtre Royal pouvait accueillir 1000 personnes et était l'un des plus luxueux d'Amérique du Nord.

En 1842, nul autre que l'écrivain Charles Dickens (fig. 12) y vint jouer une pièce. Les biographes de Dickens estiment que les succès qu'il remporta le samedi soir 28 avril 1842 sur les planches du Théâtre Royal marquèrent un point tournant dans sa carrière (fig. 13). Il y interpréta trois rôles dans autant de comédies. Même si la population de Montréal, qui n'était que de 25 000 habitants, était majoritairement anglophone à l'époque (57 p. cent en 1844), ne croyons pas qu'il n'y venaient d'artistes de France. En août 1843, par exemple, on se ruait au Théâtre Royal pour y applaudir l'Opéra français, une troupe composée de huit chanteurs, dont deux prima donna de l'Opéra-Comique de Paris.

Le Théâtre Royal fut démoli en 1844 pour faire place au marché Bonsecours.

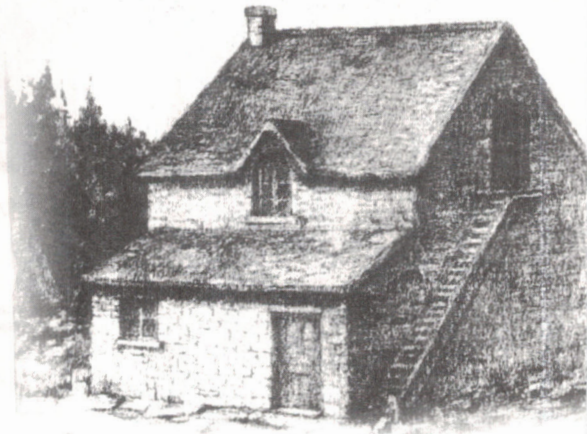


Continuons notre chemin vers l'ouest, rue Saint-Paul. Son étroitesse et ses courbes sinueuses font songer à quelque chemin de terre piétiné par le pas des hommes et les sabots des chevaux. Il s'agit de la plus ancienne rue de Montréal - on y trouve de nombreuses galeries d'art, des boutiques, des restaurants et des cafés; c'est l'une des rues les plus populaires du Vieux-Montréal.

Arrêtons-nous encore, cette fois à l'angle de la rue Saint-Dizier, la première rue après Saint-Laurent. C'est ici que Marguerite Bourgeoys ouvrit l'école dont elle rêvait pour dispenser l'enseignement aux jeunes Amérindiennes en âge de fréquenter l'école. La pieuse femme de Troyes venue en Nouvelle-



13



14



15

France à 22 ans, en 1653, attendit quatre ans avant d'ouvrir son école. Enfin, à l'automne de 1657, Monsieur de Maisonneuve lui octroyait une étable de pierre (fig. 14), appartenant à la Commune, dont elle va faire une école et un logement pour les institutrices. L'étable avait servi à abriter les bêtes à cornes. Par une échelle adossée au mur latéral, on pouvait accéder à un colombier que Marguerite eut tôt fait de transformer en dortoir. Un acte devant notaire officialisa cette donation le 28 janvier 1653.

Marguerite Bourgeoys, surnommée "la fille maîtresse d'école" y accueille les enfants des colons et de nombreuses petites Amérindiennes.

Nous avons une bonne idée de ce que pouvait être cette première école de Nouvelle-France par le timbre de huit cents qui fut émis le 30 mai 1975 (fig. 15). Le bâtiment y est décrit à l'arrière-plan, avec son échelle rudimentaire. La future fondatrice de la Congrégation Notre-Dame - qui deviendra la première femme au Canada à être canonisée, le 31 octobre 1982 - y apparaît au premier plan au milieu de ses toutes jeunes élèves.



Au croisement de la rue Saint-Paul et de la rue Saint-Sulpice, autrefois appelée Saint-Joseph (jusqu'en 1863), s'élevait, côté sud, le premier hôpital, fondé par Jeanne Mance, en 1644 (fig. 16). Ces bâtiments furent démolis en 1861, les Sœurs hospitalières de Saint-Joseph ayant déménagé l'hôpital au Mont-Sainte-Famille trois ans plus tôt. Après leur départ, des magasins et entrepôts furent construits sur l'emplacement de cette vaste propriété. Graduellement, les religieuses vendirent ces terrains, la dernière fois en 1975, quand il y fut question d'aménager le Cours Le Royer.



17

16

Le portrait de Jeanne Mance (1606-1673) représenté sur un timbre de huit cents (fig. 17), est le seul portrait connu qui serait contemporain (et authentique) de la pieuse fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Et encore, il s'agit d'une copie de l'original aujourd'hui disparu. Les archives de l'Hôtel-Dieu conservent cette œuvre d'art qui daterait de 1865 alors que l'original aurait été peint en 1638 (en France). L'œuvre d'art est un tableautin de bois à fond bleu, qui porte la signature du copiste, L. Dugardin. Ce tableau est, en réalité, de format vertical. Le designer du timbre émis le 18 avril 1973, Raymond Bellemare, a pris la liberté de le présenter de façon horizontale, en rognant un peu dans les parties supérieure et inférieure du panneau.



Descendons maintenant vers la Place Royale, qui fut le berceau de Montréal, là où les premiers pionniers débarquèrent le 18 mai 1642, et nous y découvrons la statue de John Young, un Écosais qui fut le premier président de la Commission du havre, en 1844, et l'ardent promoteur du développement du port. Mais il n'y a aucun timbre se rattachant directement à ce lieu historique.

Cependant, tout de suite derrière ce monument, se dresse l'imposant édifice du Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, à l'endroit désigné sous le nom de Pointe-à-Callière. Le nom de ce lieu historique rend hommage au gouverneur de la Nouvelle-France, Louis-Hector de Callière (Larousse y met une "s" finale, mais dans tous les documents touristiques, le nom de l'administrateur est écrit sans "s"). Celui-ci est, au côté du chef outaouais Hassiqui, le personnage central du timbre émis le 3 août dernier pour commémorer la Grande Paix de Montréal de 1701 (fig. 18).

De Callière s'était engagé, dès son entrée en fonction comme gouverneur de la Nouvelle-France, en 1698, à régler le conflit permanent avec les Iroquois. Il y parvint au terme de trois années de négociations. L'Accord fut signé en grandes pompes au cours d'un rassemblement de quelque 1300 Amérindiens représentant plus de 30 premières nations conviées à la fête. C'est ce que le timbre de 47 cents illustré par Francis Back, artiste de Montréal, décrit en y mêlant au premier plan pas moins d'une dizaine de personnages.



18

Le Musée dont on associe souvent le nom à celui de la Pointe-à-Callière, a pour mission de préserver le patrimoine archéologique et historique de Montréal; il a été inauguré en 1992, et est le résultat de plus de dix ans de fouilles archéologiques. Les artefacts trouvés lors de ces fouilles témoignent de six siècles d'occupation des lieux.



Et nous voici, après avoir salué le Centre d'histoire de Montréal, aménagé dans une ancienne caserne de pompiers, nous voici donc Place d'Youville. Construit en 1674 à l'angle de la rue Normand, par François Charon de la Barre, un riche marchand soucieux de venir en aide aux indigents et aux orphelins, l'Hôpital général n'a cessé de périlcliter depuis la mort de son fondateur en 1719. Ce n'est qu'en 1747 que Marie-Marguerite Dufrost de la La Jemmerais, veuve de François d'Youville, prendra en main l'administration de l'hôpital. Les vieux murs du bâtiment sont encore visibles tout le long de la rue Normand (fig. 19).

Née à Varennes, sur les bords du Saint-Laurent, en 1701, Marguerite épousait, en 1722, François d'Youville, négociant en fourrure, alcoolique invétéré qui avait en outre la passion du jeu. En huit ans de mariage, elle lui donna six enfants dont seulement deux survécurent (ils devinrent prêtres tous les deux). Son mari s'éteignit en 1730.

Six ans après avoir pris la tête de l'Hôpital Général, en 1753, Marguerite d'Youville fondait la Congrégation des Sœurs de la Charité ou "sœurs grises". Cette appellation fut donnée aux religieuses par la population, qui, en se rappelant les frasques de son mari, se moquaient ainsi de la fondatrice et de



19



20

ses premières compagnes en laissant croire qu'elles étaient toujours ivres. Pour contourner la dérision, Marguerite d'Youville fit porter à ses sœurs un costume de couleur grise. Elles se chargèrent des malades et des pauvres de la colonie, dirigèrent une boulangerie et une brasserie fondées par les Charon et leur associés. Car le nom des Frères Charon était plutôt celui d'une compagnie et non d'une famille.

Le timbre de 14 cents émis le 21 septembre 1978 représente un portrait de Marguerite d'Youville dessiné par le peintre québécois Antoine Dumas (fig. 20). Il y a associé une scène évoquant le "miracle de la farine". En effet, pendant que la famine sévissait à Montréal, en 1760, et que les pensionnaires des Sœurs de la Charité n'avaient plus rien à manger, de la nourriture était apparue mystérieusement dans le réfectoire.

Marguerite d'Youville, qui fut canonisée par Jean-Paul II, le 9 décembre 1990, a vécu de 1701 à 1771. Elle était la petite-fille du seigneur René Gaultier de Varennes. L'Hôpital général des frères Charon fut abandonné par les sœurs en 1871, cent ans après la mort de la fondatrice, et il fut transformé en

Cet arrêt à la Place d'Youville, qui permet de voir encore des vestiges de l'ancien Hôpital général des frères Charon et de Mère d'Youville, met un terme à la seconde partie de notre promenade à pied dans le Vieux-Montréal, à l'aide des timbres-poste. La suite de ce reportage devrait paraître dans le prochain numéro de Philatélie Québec.